

## LA SOURCE ET LE CARREFOUR MODALITÉS DE LA RECHERCHE DE SOI

A l'origine de la recherche et de la représentation de soi, il y a, dans le cas de Chateaubriand, une chute. Et cette chute n'est ni platonicienne, ni judéo-chrétienne, mais tribale. Dès sa naissance, Chateaubriand se sent mis à l'écart: «En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil». La suite ne fera que confirmer le sentiment d'une hostilité du destin opposée à sa personne, à sa famille et à sa caste par le monde dans lequel il est tombé. Après l'exil initial il signale: «Ma nourrice se trouva stérile». Enfin, on voit ce traumatisme de la naissance et d'un sevrage précoce rejoindre l'idée d'un rejet historique: Chateaubriand emprunte l'image du «sein de pierre» pour qualifier sa patrie quand elle lui est devenue étrangère. De tout cela résulte assez logiquement une autre image propre à le qualifier, celle du mort-vivant ou encore du «traînard» comme il écrit. Pour lui, la mort est intimement liée à la vie, il le sent et le veut pour entrer pleinement dans un rôle de survivant dont il se plaît à souligner l'infortune, infortune où se mêle à coup sûr une part importante de remords. D'où sa tendance à s'ouvrir aux fantômes des victimes de la tuerie dont il a réchappé, avant de devenir lui-même le grand fantôme dont il façonne l'image dans ses Mémoires. D'où aussi, pour ce qui est de la vie qui lui a été accordée de si mauvaise grâce, une éthique du refus, du sacrifice, du dépouillement qui proclame – fût-ce indirectement – la fidélité à ce qui a été aboli. Chateaubriand introduit activement cette part d'ombre et de non-être dans son destin tragiquement épargné.

Mais, loin de se bloquer sur une telle position, il poursuit la recherche de soi et laisse travailler en lui le désir de se définir à nouveaux frais. Parmi les voies où il engage l'élaboration de son auto-portrait, on peut en retenir deux, la première désignée par l'image de la source, la seconde par celle du carrefour. Images complémentaires certes, mais aussi inabouties, car elles relèvent de la tentative toujours reprise de l'approche de soi, laquelle ne trouvera d'exaucement que dans la relation à ce qui la transcende.

#### La source

Cette image me semble parlante, non pas à cause d'un usage fréquent que Chateaubriand en ferait. L'eau chez lui est plutôt celle du fleuve, de la mer ou de l'étang, et le seul exemple de source un peu développé dans les MOT concerne celle qui plaisait à l'Empereur à Sainte-Hélène. Implicitement, Chateaubriand se place cependant dans une logique puissante de la source au sens où il sera question de l'origine, du point de départ et de mon être pur tel qu'il a surgi en son épiphanie première. La fin de la lettre à Fontanes signale déjà cette remontée mentale dont l'auteur fera un véritable réflexe vis-à-vis de la temporalité:

[...] le Tibre est toujours le fluvius Tiberinus de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent sur les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie au milieu des orages: le reste de son cours passe en vain sous le ciel pur; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source.

Le narrateur donne presque continuellement l'impression d'être parti à la recherche de cette identité inaugurale, qui pour lui n'est pas un mystère, mais l'objet d'une réaffirmation, car elle est un lieu, un milieu, et qu'il suffit de quelques noms cités pour que l'évocation, au sens fort de résurrection, se produise.

Cela étant, son récit autobiographique présente la particularité de remonter à l'antécédence non seulement pour se dérouler ensuite dans le sens progressif du temps. Il remonte pour remonter, pour retrouver une image première. On en arrive même à se demander, face à ce récit bi-directionnel, si la descente du courant n'est pas avant tout un moyen de le remonter. Alors que, d'ordinaire, narrer c'est additionner, pour Chateaubriand, c'est tout autant soustraire, et il pourrait dire: «oui, je suis aujourd'hui chargé d'années et de souvenirs, mais si vous ôtez le dernier de ceux-ci, vous trouvez l'avant-dernier ou tel autre plus ancien, et ainsi de suite jusqu'à l'accord premier de mon premier souffle avec l'air humide de Saint-Malo et de Combourg, avec la mer berceuse et qui, malgré son humeur farouche, s'accorde comme une source avec une vie en train de sourdre». S'il aperçoit sa vie comme un écoulement qui s'organise un peu autour de grands repères (l'Amérique, l'Angleterre, l'Orient, Rome...), il profite dans le rappel qu'il en fait de mettre à part le repère premier et de lui donner une priorité qui n'est pas que temporelle. On pense à la fête de la villa Médicis où il se demande: «Ma sylphide serait-elle cachée sous la forme de quelques-unes de ces brillantes Italiennes ? Non: ma dryade est restée unie au saule des prairies où je causais avec elle de l'autre côté de la futaie de Combourg» (II, 347). On pense également au passage du Gothard, où le voyageur croit voir sortir des flancs de la montagne la même sylphide des bois de Combourg, à laquelle il ne manque pas de déclarer que son cœur est resté le même. Cet exemple de la permanence de ses premières palpitations est l'image presque parfaite d'une remontée effective du temps jusqu'à sa source première et par définition délectable.

Quel bonheur ne lui procurent pas ces occasions de naître à nouveau, non pas autre, mais véritablement lui-même et combien il se complaît à multiplier ces palingénésies, ces renaissances de François-René! On pense à l'alchimiste entrant dans

le processus de la purification et qui reprend constamment sa tentative, car elle l'approche de l'union synthétique avec l'objet qui est un peu lui-même. L'autre est alors tout ce qui n'est pas exactement de la pure essence recherchée. Pour l'écrivain, cette essence est son moi dans sa suffisance. Dès lors, ce qu'il s'agit d'écartier, c'est tout ce qui entraverait l'éclosion d'un total exclusivisme. Ou alors, si l'autre conserve quelque réalité, c'est plutôt au titre d'une dérivation ou d'une image du moi, un peu à la manière du Dieu judéo-chrétien et de sa création. Il faudrait reprendre ici les modalités de cette détection de soi qui privilégie ce dernier jusque dans le surgissement de l'autre. Il faudrait s'attacher aux images et aux mythes à travers lesquels s'exprime et aussi se justifie cette prodigieuse construction égocentrique. Nous n'en proposerons ici qu'une esquisse.

a) Le premier exemple qui surgit à l'esprit est aussi le plus attendu. C'est la création de la sylphide que nous avons déjà rencontrée. Comme Pygmalion, et la référence est de Chateaubriand, l'amoureux se fabrique l'objet de son amour. Ce faisant, il fait perdre à celui-ci son extériorité, sinon dans la mesure où l'imagination désirante produit une identité féminine. L'image n'est donc pas vraiment un autoportrait. Mais il faut bien reconnaître que la présence du désir et de sa subjectivité est aussi importante que l'objet conçu. On le remarque dans la phrase: «Je me composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues» (I, 93), où le datif d'avantage dans le me de «je me composai» semble orchestrer l'ensemble. L'unité de cette femme de provenance variée dépend entièrement de la personnalité désirante de son créateur. Elle reste subjective jusque dans son objectivité multipliée. La fusion dont parle Chateaubriand quand il évoque ses hallucinations érotiques pourrait faire supposer qu'il se quitte quelque peu, comme le mystique dans son extase. Ainsi quand il dit: «Je me dépouillais de ma nature pour me fondre avec la fille de mes désirs [...]». Mais la suite du texte démontre que ce qui domine, même dans ses élans les plus irré-

sistibles vers la féminité désirable parvient encore à mettre la sphère du moi en évidence; en effet, il se dépouille de sa nature, ajoute-t-il, «pour être à la fois passion reçue et donnée, l'amour et l'objet de l'amour.» Un circuit fermé en quelque sorte, et imaginé par l'intéressé. Eros lui permet alors d'«entrer, comme il le dit, en pleine possession des sympathies de sa (ma) nature».

Bien des confirmations illustrent la tendance autarcique que présente, chez Chateaubriand, la relation d'objet. On remarquera par exemple que si parfois sa recherche de la gloire est motivée par le désir d'être aimé des femmes, une des formes dominantes de l'approbation qu'il cherche est celle qu'il s'accorde à lui-même.

«J'eusse pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais seul témoin du débat; mais de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir» (I, 268). Il dit ailleurs: «Je tâche de me retirer du monde avec ma propre estime; dans la solitude, il faut prendre garde au choix que l'on fait de sa compagne» (II, 611). Le terme de compagne n'est pas sans faire penser à l'instance érotique, et l'estime de soi à l'amour. Qu'il s'agisse d'aimer ou qu'il s'agisse d'admirer, on voit que Chateaubriand tend à intérioriser en lui le regard dont il est censé être l'objet. De là à dire qu'il est non seulement juge et partie, ou amant et aimé, mais encore androgyne, il n'y a qu'un pas. Un passage des MOT pourrait le suggérer: «androgyne bizarre, pétri des sangs divers de ma mère et de mon père» (I, 380).

Il installe donc l'objet extérieur sous sa tente. Et il le fait d'autant plus aisément que cet objet vient de lui très souvent. L'autre «fait pour moi» s'entend à merveille avec l'autre «fait par moi». Il a les mêmes traits, car l'être de Chateaubriand en est la cause finale et souvent efficiente. La source pour reprendre notre métaphore.

b) Que la famille soit une variation sur le thème de la source, cela va de soi. La race, les géniteurs, les frères et les sœurs et finalement moi, tout cet espace qui a été piétiné par l'histoire et

transformé en une sorte de terrain vague, il faut le délimiter, le fleurir, y séjourner avec prédilection, le visiter comme un domaine où on se serre pour se retrouver, pour communier et pour être réellement. Au-delà, en principe tout au moins, régnerait le degré zéro de l'affectivité, où les alliances sont presque des trahisons. La création imaginaire de la femme aimée est certes la conséquence d'un fort narcissisme. Mais elle peut aussi se rattacher au culte de la famille qui pour Chateaubriand est le lieu de l'engendrement des êtres qui nous chérissent et que nous devons chérir. Le clan est si prodigieusement valorisé par les malheurs qui se sont abattus sur lui que les rapports affectifs tendent à ne plus jouer qu'en son sein, directement ou indirectement. Directement, comme le montre le thème de l'inceste, tendance que le romancier prête à la sœur de René; indirectement, par exemple, dans la relation avec madame de Beaumont. On se rappelle que les raisons que Chateaubriand invoque pour se rendre à Rome en 1803 font état de son esprit de sacrifice. Il dit qu'il se sacrifie pour celle dont les jours sont comptés et que la Révolution a accablée de deuils. On reconnaît ici le mécanisme d'une fidélité sacrificielle, d'inspiration familiale. Mais le plus important pour notre propos actuel est qu'il cite abondamment une correspondance fort tendre entre Lucile et la malade, comme s'il avait besoin de cette émanation affective familiale pour dire à propos de madame de Beaumont son propre attachement, dont on sait par ailleurs qu'il n'est plus guère actif. Si la sœur peut prendre la part du frère, n'est-ce pas que les réserves du cœur sont interchangeables entre eux, que ce capital familial peut se partager comme une richesse commune? Cette intervention compensatoire permet à Chateaubriand de croire qu'il aime madame de Beaumont, puisque sa sœur aime celle-ci. Si cela est, on voit la puissance et la portée du filtre familial. Il n'est pas étonnant que l'histoire d'Ugolino qui suscite tant d'horreur chez les Romantiques, s'exprime chez lui en une formule presque apaisée, puis-

qu'il s'agit de «se nourrir du sang de sa famille».

Que dire de l'image biblique de la naissance d'Eve, sinon qu'elle conjoint encore une fois narcissisme et tendance endogamique? Narcissisme, puisque le seul amour souhaité par René est un objet issu de sa propre côte. Tendance endogamique, car c'est dans la perspective d'un extrême attachement familial que cette autocréation érotique s'inscrit, resserrant au maximum le jeu de la rencontre jusqu'au point où je deviens par excellence ma propre famille et ma propre femme. On pourrait penser à Charlotte Ives comme à un contre-exemple. Elle suscite une évocation attentive et sa présence dans le texte tire vraiment sa force de la personne qu'elle est. Mais voilà que, comme sous l'impulsion d'un réflexe, Chateaubriand la chante comme une créature comparable à l'Eve de Milton, née sans intervention maternelle, selon le narrateur. L'autocréation, après avoir été momentanément oubliée, réapparaît donc, avec comme intercesseur de ce fantasme qui n'a pas trop bonne conscience, le *Paradise Lost*. Quoi qu'il en soit, la cause sur le plan érotique semble entendue. Et si la source se répand, comme l'amour, en aval de son origine, elle intéresse Chateaubriand bien plutôt en amont, dans le creuset profond de son identité et comme tête-à-tête avec soi-même.

c) Il en va de même dans l'ordre de la création littéraire. Là encore, le responsable, la source de la relation à cet autre qu'est l'œuvre écrite n'entend pas se cacher. Chateaubriand tient courtes les rênes de l'écriture et de la fiction. Il se meut dans un parcours qu'il a choisi lui-même: «Ma carrière littéraire, complètement accomplie, a produit tout ce qu'elle devait produire, parce qu'elle n'a dépendu que de moi» (II, 483).

Autre preuve, l'image de la paternité qui apparaît fréquemment surtout à propos de ses personnages féminins. Ainsi, la distinction entre les fantasmes de son désir et les personnages de ses fictions est bien difficile à faire. La sylphide de l'adolescent devient littérature. Cymodocée est rêvée avec toutes les

ferveurs d'éros avant de devenir fiction écrite. Cynthie, qui surgit sans crier gare dans le récit d'un voyage est à la fois un rêve tardif et sans doute la citation d'un texte du premier séjour romain. Chateaubriand dialogue avec elle; il en façonne le destin en s'adressant aux Parques et met en abyme le fait qu'il l'a créée:

Et vous, filles majestueuses de Pythagore, Parques à la robe de lin, sœurs inévitables assises à l'essieu des sphères, tournez le fil de la destinée de Cynthie sur des fuseaux d'or; faites-les descendre de vos doigts et remonter à votre main avec une ineffable harmonie; immortelles filandières, ouvrez la porte d'ivoire à ces songes qui reposent sur un sein de femme sans l'oppresser. Je te chanterai, ô canéphore des solennités romaines, jeune Charite nourrie d'ambrosie au giron de Vénus, sourire envoyé de l'Orient pour glisser sur ma vie; violette oubliée au jardin d'Horace (II, 727).

Toutes sont ses filles, car elles viennent toutes de lui, comme Eve de la côte ou du rêve d'Adam. Aussi le mythe de Pygmalion joue-t-il indifféremment dans les rêves de l'amoureux et dans ceux du poète. Ajoutons que si la statue est chérie, c'est moins ici comme le substitut d'une identité manquante que dans sa référence à un créateur dont elle est le prolongement visible.

Il paraîtra superflu de poursuivre dans cette direction tant il est évident que Chateaubriand représente une esthétique où la présence du moi créateur s'accorde le droit de figurer largement dans son œuvre, et cela aux antipodes de l'aristotélisme qui conteste ce droit au nom justement de l'œuvre et de sa finalité interne. Il faut néanmoins reconnaître que cette ouverture à une littérature de l'auteur-moi – si on me passe l'expression – favorise, bien plus qu'elle ne la compromet dans les MOT, la constitution d'une œuvre spécifique ayant ses lois et sa finalité propre. Notre image de la source devrait, je l'espère, apporter ici la contribution de sa transparence. Il est bien clair que le moi dans les MOT est l'objet d'une élaboration du sens



et de la forme et que cette élaboration soutient et conditionne la cohérence du texte de Chateaubriand. D'abord, les trois figures vitales de son destin s'en trouvent déchiffrées: la famille, la femme, l'écriture. A chaque fois, une remontée préférentielle en direction d'une origine à dégager de ce qui n'est pas elle modalise de manière répétée une recherche du moi, de son essence et de ses droits. L'unité qui en résulte au-delà des différentes applications produit l'apparition d'un sens toujours confirmé et d'une image qui suscite la satisfaction esthétique de la cohérence. Un aspect mille fois remarqué de l'œuvre de Chateaubriand peut s'expliquer dans ce même mouvement. Comment cette œuvre bourgeonnante où domine l'autoengendrement et où l'auteur-jardinier taille, greffe, transplante, peut-elle produire une puissante impression d'achèvement? C'est que les variations de structure et les aléas du réemploi se perdent dans l'évidence de l'origine créatrice dont l'identité est non seulement déterminante comme contenu mais formellement essentielle. Et puis, de même que Chateaubriand se contemple au miroir de ses rêves et de son œuvre, de même celle-ci s'ouvre à elle-même, se cite et se regarde en son propre miroir. Elle se regarde s'écrire, comme en une autobiographie de l'écriture autobiographique. Le caractère pléthorique des dispositifs préfaciels en témoigne, car où mieux que dans ce genre de textes, l'écrivain trouverait-il un terrain favorable pour s'expliquer et se contempler?

Pour en finir avec cette rubrique de la source et les conséquences littéraires qui peuvent en découler, je ferai une dernière remarque sous forme de question. Est-ce que l'on ne pourrait pas dire que les paragraphes de Chateaubriand offrent souvent la particularité notable de rompre avec le principe quantitatif ou le simple souci de lecture commode, comme c'était si souvent le cas chez les prosateurs immédiatement antérieurs? N'est-il pas frappant de constater combien chez lui les paragraphes forment souvent des organismes parfaitement suffi-

sants et clos sur eux-mêmes dans leur démarche aussi bien que leurs thèmes, un peu à la manière d'une strophe poétique ou d'un poème pourvu d'une structure et d'une pointe finale? Une sorte de resserrement du débit s'effectue dans la fluidité du discours prosaïque à longue portée, une contraction qui semble viser l'essentiel et qui, comme dans le lyrisme, implique le plus souvent un fort investissement subjectif. C'est dire qu'en se concentrant de la sorte le langage remonte encore à l'épiphanie de la source.

#### Le carrefour

Malgré sa fécondité, la source s'épuise. Le renvoi à soi-même fait courir le danger de la stérilité. Les entraves au surgissement de l'autre font naître le sentiment de l'incomplet. Dans le tréfonds de soi-même, Chateaubriand ne manque pas de l'éprouver. S'ouvre alors l'autre voie, toute différente pour atteindre une perception de soi que la première ne lui avait procurée que d'une manière partielle. Cette deuxième voie, je l'ai désignée par la métaphore de carrefour. Autant la première impliquait un resserrement vers l'unique et une résorption de l'autre dans ce moi en effet unique, autant la seconde fait appel dans l'espace-temps à l'universalité du genre humain. Concrètement, il s'agit d'un phénomène d'une fréquence considérable. Il consiste, pour simplifier, à rappeler ce qui a pu rapprocher deux identités humaines ou événementielles distinctes à deux moments différents mais sur le même lieu:

Une autre littérature a fleuri en Bohême, la littérature moderne latine. Le prince de cette littérature, Bohuslas Hassenstein baron de Lobkowitz, né en 1462, s'embarqua en 1490 à Venise, visita la Grèce, la Syrie, l'Arabie et l'Égypte. Lobkowitz m'a devancé de trois cent vingt-six ans à ces lieux célèbres, et comme lord Byron, il a chanté son pèlerinage. Avec quelle différence d'esprit, de cœur, de pensée et de mœurs, nous avons, à plus de trois siècles d'intervalle, médité sur les

mêmes ruines et médité sous le même soleil, Lobkowitz, Bohême; lord Byron, Anglais; et moi, enfant de France! (II, 694)

La rencontre se produit aussi parfois au même moment, mais à distance:

La date de l'érection de ce sanctuaire, 1830, était écrite sur l'architrave: on renversait une monarchie à Paris et l'on construisait une chapelle à Waldmünchen. Les trois générations bannies devaient venir habiter un exil à cinquante lieues du nouvel asile élevé au roi crucifié. Des millions d'événements s'accomplissent à la fois: que fait au noir endormi sous un palmier, au bord du Niger, le blanc qui tombe au même instant sous le poignard au rivage du Tibre ? Que fait à celui qui pleure en Asie celui qui rit en Europe ? Que faisait au maçon bavarois qui bâtissait cette chapelle, au prêtre bavarois qui exaltait ce Christ en 1830, le démolisseur de Saint-Germain-l'Auxerrois, l'abat-teur des croix de 1830? (II, 650)

S'ensuit une narration dont le principe de succession cesse momentanément d'être linéaire, et une temporalité où les choses se chantent à plusieurs voix. On remarque alors une alternance de ce qu'on pourrait appeler la monodie du temps qui passe et la polyphonie d'un temps où se produisent les accords les plus variés. Un des premiers effets de la présence de ces carrefours est de relativiser le sentiment de la précarité produit par le fleuve du temps. L'héraclitéisme avec sa dispersion et son évanescence est alors mis en échec et l'irréalité de la maya se trouve contrecarrée par des convergences qui introduisent l'idée d'un sens.

Le deuxième effet de la présence de ces carrefours est de permettre la mise à jour d'infinies variations sur la relation du même et de l'autre, que la première voie tendait à régler par l'exclusion de l'autre. Dans notre perspective qui concerne les modalités de la recherche de soi la question qu'il faut se poser concerne l'enjeu personnel impliqué dans le formidable déploiement de cette dialectique. Il ne serait pas déraisonnable de

prévoir une grande intégration du moi dans l'autre, la mise en circulation d'énergies interactives, l'élargissement du contexte du moi aux dimensions de l'univers. Avant d'essayer d'y voir plus clair, on remarquera que la rencontre du moi et de l'autre se met parfois au service d'un sentiment d'appartenance limité et égocentrique. Il recoupe ainsi une logique qui n'est pas loin de celle de la source. Le livre XVIII met en scène l'auteur et son cousin Armand, à peu près dans les mêmes lieux, qui sont ceux de leur origine bretonne, et il fait remarquer la différence de leurs existences. Le même est représenté par le sang et le lieu, l'autre par la destinée. En effet, Chateaubriand n'a pas, comme Armand, été fusillé sur l'ordre de Napoléon...

Des rochers de Saint-Cast où se couchait Armand, du cap de la Varde où j'étais assis, quelques lieues de la mer, parcourues par nos regards opposés, ont été témoins des ennuis et ont séparé les destinées de deux hommes unis par le nom et par le sang. C'est aussi au milieu des mêmes vagues que je rencontrai Gesril pour la dernière fois. Il m'arrive assez souvent, dans mes rêves, d'apercevoir l'abîme, en même temps que s'épand, rougie jusqu'à mes pieds, l'onde avec laquelle nous avons accoutumé de nous jouer dans notre enfance (I, 639).

Le passage sonne comme un acte d'allégeance politique et familiale, et comme un remords peut-être. Quoi qu'il en soit, le jeu tend ici à confirmer Chateaubriand dans le sentiment de son identité première. Il l'intègre plus à soi-même qu'au monde. Mais posons franchement la question: Est-ce que par les croisements de sa route et les affinités de l'occasion, Chateaubriand débouche sur un supplément d'être? La réponse est peut-être affirmative, mais force est de constater que, chemin faisant, la négative s'impose parfois. D'abord, parce que la rencontre de deux distincts peut compromettre dans la fusion le maintien de leur identité. A titre emblématique, l'on rappellera que certaines côtes de la Bretagne possèdent, Chateaubriand le remarque, un caractère amphibie. La frontière des éléments y sert

moins de séparation que de lieu de passage. L'entropie gagne, le flou et un certain vague s'installent.

Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontières indécises des deux éléments: l'alouette de champs y vole avec l'alouette marine; la charrue et la barque, à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue: le matelot dit les vagues moutonnent et le pâtre dit des flottes de moutons. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des varech, des franges d'une écume argentée dessinent la lisière blonde ou verte des blés. Je ne sais plus dans quelle île de la Méditerranée, j'ai vu un bas-relief représentant les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès (I, 41-42).

Or, Chateaubriand, est-il utile de le rappeler, est attiré par le brumeux et l'indécis où il voit des conditions favorables aux créations de l'impalpable. *Felix culpa*, dira-t-on; oui, mais l'esprit est sujet aussi à des confusions qui ne sont pas nécessairement créatrices. Deux séjours à Londres ne laissent pas de mêler fâcheusement leurs souvenirs, avoue Chateaubriand. Le glissement mental d'une chose à l'autre présente des dangers dans la recherche d'une définition de soi. A cela s'ajoute le constat que la coïncidence que l'on attend ne se fait pas toujours. Chateaubriand est sensible à ces rencontres ratées: «Tulloch se retrouvait en 1822 dans la même ville que moi, dans la même rue que moi, la porte de sa maison était en face de la mienne, ainsi que nous nous étions rencontrés dans le même vaisseau sur le même tillac, cabine vis-à-vis cabine» (I, 218). Voilà un destin communautaire qui fait semblant et qui en réalité se dérobe. Souvent, avant de se faire, la convergence rebrousse et devient divergence. On entre avec ces fausses rencontres dans l'ordre du non-advenu, variante de la mort pour Chateaubriand: «Mon écolier part; il me dit en ôtant et remettant son bonnet teuton, avec une petit coup de tête: "Permis !" Encore une ombre évanouie» (II, 583). Ne pas...ne plus.., même néant. Après le mots

cités concernant la non-rencontre avec Tulloch à Londres en 1822, le texte ajoute: «Combien d'amis je ne rencontrerai plus !» Les retrouvailles d'un lieu creusent bien souvent le vide qu'ont laissé les défunts. Pour Foscolo, la tombe suscite chez les survivants une sorte de vie renouvelée. Dans les MOT, le lieu rappelle souvent la mort de celui qui ne s'y trouve plus, et son absence irrémédiable. Les rencontres ici disent la perte bien plus que les retrouvailles.

Après Weissenstadt vient Berneck. En sortant de Berneck, le chemin est bordé de peupliers, dont l'avenue tournoyante m'inspirait je ne sais quel sentiment mêlé de plaisir et de tristesse. En fouillant dans ma mémoire, j'ai trouvé qu'ils ressemblaient aux peupliers dont le grand chemin était aligné autrefois du côté de Paris à l'entrée de Ville-neuve-sur-Yonne. Madame de Beaumont n'est plus; M. Joubert n'est plus; les peupliers sont abattus, et, après la quatrième chute de la monarchie, je passe au pied des peupliers de Berneck (II, 729).

Cela dit, la grande dialectique des rencontres peut aussi se concevoir dans une perspective plus positive. S'appuyant sur ces sortes d'évidences, la recherche de soi parvient alors à esquisser des solutions. Oui, Chateaubriand aime s'établir dans sa propre sphère en recourant à sa technique des recoupements. Plongeant son regard, à propos de tel événement narré, dans un passé plus lointain, il se plaît à relier ces deux moments, à entendre les échos de sa vie, à remarquer les constantes dans le flux même des jours et des situations. En s'adonnant à des comparaisons entre divers moments de sa vie, en les confrontant pour en dégager les différences et les ressemblances, Chateaubriand laisse entendre – fût-ce avec étonnement – que c'est encore de lui qu'il parle. S'il y a de l'autre dans la loi du changement, il y a du même aussi, cela nous l'avons vu. Mais ce qui apparaît maintenant c'est que ce même peut être le moi, moi comme substance au travers des accidents du changement: «Ma mémoire est un panorama; là viennent se peindre sur la même toile les sites et les cieux les plus divers avec leur soleil brûlant ou

leur horizon brumeux» (II, 743). Ainsi dans l'évocation d'une scène de chasse avec Louis XVI, le texte fait allusion à celle que Chateaubriand devait accomplir avec les Indiens d'Amérique: «On crie: le Roi ! Le Roi sort, monte dans son carrosse: nous roulons dans les carrosses à la suite. Il y avait loin de cette course et de cette chasse avec le Roi de France à mes courses et à mes chasses dans les landes de Bretagne; et plus loin encore, à mes courses et à mes chasses avec les sauvages de l'Amérique [...]» (I, 131). Quel contraste à propos de la même chose ! Et puis, coiffant le tout, le commentaire qui rend sensible le lecteur à la persistance du moi, à travers des expériences à la fois analogues et contrastées. Le même s'inscrit bien, tout compte fait, dans la dépendance du moi; la précarité renvoie à la persistance, les contrastes rencontrés à l'unité de ma vie: «Ma vie devait être remplie de ces contrastes».

Evidemment, Chateaubriand s'installe encore mieux dans sa propre évidence quand les événements rappelés se ressemblent davantage. Quelle aubaine de trouver des airs de famille dans les figures de mon passé ! Les répétitions, si approximatives soient-elles, scandent une existence, unifient le vivant, l'encouragent à s'appartenir: «Mon ministère me retenait à Gand; madame de Chateaubriand, moins occupée, alla voir Ostende, où je m'embarquai pour Jersey en 1792. J'avais descendu exilé et mourant ces mêmes canaux au bord desquels je me promenais exilé encore, mais en parfaite santé: toujours des fables dans ma carrière !» (I, 938)

Un pas de plus et la loi du changement ferait presque sourire, tant le moi la surmonte, tant il la transcende. Cela se produit surtout, comment s'en étonner, dans le rappel d'expériences où la transcendance entre en jeu. Chateaubriand évoque un moment de prière dans un sanctuaire allemand. N'est-il pas de même nature, suggère-t-il, que le moment de ferveur passé en 1803 à Tivoli, en présence d'un autre fidèle?: «Tandis que l'on attelait, ce qui est toujours long en Allemagne, j'entrai dans une

église voisine appelée la Vieille chapelle, blanchie et dorée tout à neuf. Huit vieux prêtres noirs, à cheveux blancs, chantaient les vêpres; j'avais prié autrefois dans une chapelle à Tivoli pour un homme qui priait lui-même à mes côtés» (II, 642). Foi, fidélité, persévérance, la loi du changement perd prise devant cette projection religieuse de la permanence, et d'un moi qui s'y rattache activement malgré tous les aléas du vécu.

Sans aller toujours si haut, mais dans le même ordre de garantie, on voit Chateaubriand se placer sous le signe de l'astre qui mesure le temps impertubablement, ou encore, toujours pour deviner, dégager et suggérer la persistance dans le changement, sous le signe des étoiles.

Il y avait de cette heure quinze autres années, qu'étant à Sparte, et contemplant le ciel pendant la nuit, je me souvenais des pays qui avaient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé: parmi les bois de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu des mers, dans les forêts canadiennes, j'avais déjà salué les mêmes étoiles que je voyais briller sur la patrie d'Hélène et de Ménélas (I, 269).

On sait que les Hébreux faisaient de chaque étoile le siège d'un ange. Ici, ne serait-ce pas l'ange gardien de la permanence, et du moi aux prises avec les forces de l'aliénation?

A ce point, le carrefour devrait peut-être faire place à l'image de l'échelle, à l'idée d'une existence ouverte à un ordre vertical. Un avant-goût de la permanence absolue se perçoit dans la régularité de la Saint-François que Chateaubriand célèbre chaque année avec émotion et fidélité.

La Saint-François m'est, tous les ans, un jour d'examen de conscience. Je tourne mes regards vers le passé; je me demande où j'étais, ce que je faisais à chaque anniversaire précédent. Cette année 1833, soumis à mes vagabondes destinées, la Saint-François me trouve errant. J'aperçois au bord du chemin une croix; elle s'élève dans un bouquet d'arbres qui laissent tomber en silence sur l'Homme-Dieu crucifié, quelques feuilles mortes (II, 860).



Par le dénominateur commun du nom, le phénomène de la rencontre s'effectue entre Chateaubriand et son saint patronymique. Le chrétien d'aujourd'hui se trouve ou se retrouve en lui, car saint François n'est autre que dans la mesure où il est pleinement, idéalement François-René. Le croisement du même et de l'autre n'a plus rien de surprenant. Il est dans l'ordre des choses éternelles. L'autre établit, réalise, justifie le moi en plénitude.

Cet exemple me semble précieux, et nous pourrions conclure nos réflexions avec lui, car il paraît bien combiner nos deux métaphores de la source et du carrefour. La source, car saint François occupe à l'horizon de la recherche de soi la place centrale et exclusive qui correspond à la pureté première. Il est de la famille, plus que de la famille, mon aboutissement parce que mon origine. Carrefour aussi, car il est l'occasion d'une rencontre annuelle qui respecte en cela l'inévitable dialectique du même et de l'autre, du temps qui passe et de la fête, de l'exil et du royaume. Pour ce qui est de la source, la remontée vers soi cesse alors d'être menacée par le narcissisme, car maintenant la source en est vraiment une. De même, les rencontres du carrefour cessent d'être menacées par la hantise de la poussière et du néant des non-rencontres. Stylistiquement d'ailleurs, les deux images de la source et du carrefour se complètent également et rendent compte de l'âme d'une écriture, avec, d'un côté la contraction du paragraphe lyrique (la source) et de l'autre (le carrefour) la multiplication des échos, des entrelacs, des associations, des polyphonies et des arabesques («Lecteurs, supportez ces arabesques [...]» [II, 745]).

Spirituellement, avec le modèle de saint François, la rencontre prend tout son sens; ce n'est plus seulement une mise en ordre a posteriori, mais un dynamisme qui regarde devant soi, sur les traces de celui qui a dit: «Suis-moi». Ainsi, dans les dernières lignes des MOT, le crucifix évoqué prend toute sa valeur, la valeur d'une source et d'un autre rencontré, et il transforme

la mort et la chute en une descente apaisée vers l'éternité: «Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de la fosse; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité» (II, 939).

Arnaud Tripet